

Catherine Cusset  
Le problème  
avec Jane



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Catherine Cusset

# Le problème avec Jane

*Texte révisé par l'auteur*

Gallimard

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard, 1999, et 2001 pour le texte révisé.

Extrait de la publication

Catherine Cusset est née à Paris en 1963 et vit à New York. Elle a publié six romans dont *À vous*, *Jouir*, *En toute innocence* et *La haine de la famille*. *Le problème avec Jane* a reçu le Grand Prix littéraire des lectrices de *Elle* 2000.



*À Vlad et Claire*

*À mes amis Hilari, Meredith,*

*Luciana et Per*



## Le paquet

*Il y a des jours où le chat de la voisine, miaulant devant une porte close, ne vous inspire pas la moindre joie sadique quand vous la lui ouvrez et qu'une rafale de pluie éclabousse l'animal surpris.*

*Jane soupira et laissa se refermer la porte. Le temps n'arrangeait rien. Ce serait pire dans un quart d'heure s'il n'y avait pas de message d'Alex sur son ordinateur au bureau.*

*Le gros chat gris miaula plaintivement et la regarda d'un air de reproche, comme si elle était responsable de la pluie.*

*Par terre, à côté du paquet brun dont Jane avait remarqué hier l'adresse manuscrite, traînait un New York Times dans son plastique bleu. Elle le prendrait au retour, s'il était encore là. On lui avait assez souvent volé son journal — sans doute les étudiants du rez-de-chaussée — à l'époque où elle dépendait comme d'une drogue de sa dose matinale de nouvelles. Elle avait fini par résilier son abonnement.*

*Earl Grey miaulait maintenant devant l'autre porte, celle qui séparait le petit hall d'entrée avec les boîtes aux*

lettres de l'intérieur de la maison. Elle réintroduisit sa clef dans la serrure et poussa la lourde porte pour lui. Il disparut dans les escaliers.

Jane n'avait pas plus envie que le chat de se lancer dans cette tornade à retourner un parapluie en moins d'une minute. Il était trop tôt pour le courrier. Elle se pencha pour voir le nom du voisin négligent qui n'avait pas ramassé son paquet, et écarquilla les yeux : c'était elle. Hier soir, la nouvelle de la mort de Duportoy l'avait trop bouleversée pour qu'elle pense à vérifier le nom, d'autant plus qu'elle ne recevait jamais de paquet chez elle. Elle le prit. Solide, rectangulaire et plutôt lourd : sans doute un livre. Un sourire illumina son visage. Alex avait dû se débrouiller pour obtenir son adresse. Après treize jours de silence, il lui envoyait un cadeau au lieu d'un message e-mail. L'écriture sur l'enveloppe, fine et nerveuse, dansante et équilibrée, ressemblait à Alex. Il utilisait un stylo à plume et de l'encre bleue, comme elle.

Elle se battit contre l'enveloppe rembourrée agrafée et collée. Une matière gris-brun s'échappa du papier déchiré. À l'intérieur il y avait une autre enveloppe, blanche : le livre était bien protégé. Elle en sortit une chemise en carton jaune. Une disquette tomba sur le sol carrelé avec un bruit sec. La chemise contenait un manuscrit en feuilles détachées. Sur la première elle lut :

## LE PROBLÈME AVEC JANE

roman

*Pas de nom d'auteur. Suivait, sur la deuxième, une table des matières :*

1. Dîner avec Bronzino	1
2. À la façon d'Eric	50
3. Pas même un baiser	153
4. Guérir	260

*Bronzino, Eric : les hommes de son passé. Elle regarda l'enveloppe marron : pas de nom d'expéditeur. Le paquet avait été posté à New York cinq jours plus tôt — pas par Alex, donc, puisqu'à cette date il se trouvait en France : elle aurait dû y penser.*

*Elle parcourut rapidement les premières pages. Il s'agissait d'elle. D'elle et de Bronzino. Neuf ans plus tôt. Quelqu'un de bien informé. Le manuscrit comptait trois cent soixante pages et s'achevait sur cette phrase : « En bas elle trouva le paquet avec le manuscrit. » Jane tressaillit et leva les yeux. On ne voyait rien derrière le carreau sauf la pluie et les fleurs du magnolia dégoulinantes d'eau.*

*Elle irait au bureau plus tard. Il fallait d'abord éclaircir ce mystère. Le mauvais plaisant avait bien choisi son jour : comme si la pluie torrentielle, la mort de Duportoy et le silence d'Alex ne suffisaient pas. Elle ramassa la disquette, rouvrit la porte entre l'entrée et l'intérieur de la maison, et monta deux par deux les marches de l'escalier de bois qui craquait sous les pieds malgré la moquette. Quand elle fut devant sa porte, quelque chose toucha sa cheville droite. Elle bondit sur le côté en poussant un cri. La tête penchée, Earl Grey la regardait avec des yeux de merlan frit. Elle rit nerveusement*

*et tapa du pied pour le faire déguerpir. Chez elle, elle verrouilla sa porte, se débarrassa de son imperméable, alluma le lustre — il faisait aussi sombre qu'à sept heures du soir — et se mit à lire, debout près de la table.*

# LE PROBLÈME AVEC JANE

## PREMIÈRE PARTIE

### *Dîner avec Bronzino*

#### 1

Les fenêtres du Provence étaient trop hautes pour qu'on aperçût l'intérieur. Le meilleur restaurant de la ville, d'où Jane voyait sortir des couples élégants le vendredi et le samedi soir quand elle rentrait de la cinémathèque. Voilà où elle eût aimé dîner ce soir. Elle avait failli le suggérer à Bronzino au téléphone ce matin : mais c'était un peu trop chic pour un dîner entre collègues, et trop cher pour elle. Elle passa devant le Café Romulus. Un Noir petit et barbu qu'elle avait déjà vu mendier sur le campus se tourna vers elle :

« Z'auriez pas dix cents ? »

Elle s'arrêta et sortit son porte-monnaie, contente de ne pas avoir eu le réflexe de dire non.

« En fait, reprit le petit type, on n'a pas besoin de dix cents mais d'un dollar. » Il ajouta rapidement : « On a quatre-vingt-dix cents. Vous pourriez nous les changer contre un dollar ? »

Un Noir massif en retrait dans l'ombre d'une porte s'avança et présenta avec un sourire sa large paume pleine de pièces. Plusieurs de ses dents de devant manquaient. Jane sortit un dollar et lui sourit.

« Vous pouvez garder la monnaie.

— Merci ! »

Ils n'avaient pas l'air très surpris. Ils s'éloignèrent. Jane rit, devinant que ce n'était ni le premier ni le dernier dollar qu'ils obtenaient ainsi ce soir.

Il ne fallait jamais désespérer : la vie n'était qu'un constant mouvement de hauts et de bas qui finissaient par s'équilibrer. Pendant six ans, à Chicago, elle avait mangé des nouilles et partagé avec d'autres étudiants des appartements pourris si mal chauffés l'hiver — six mois de l'année — qu'elle dormait avec des chaussettes et un bonnet de laine. Puis était apparue la lumière au bout du tunnel, l'offre inattendue, stupéfiante, de l'université Devayne, alors que Jane n'était pas plus intelligente qu'une autre et qu'elle n'avait même pas terminé sa thèse : un vrai poste avec un vrai salaire dans le meilleur département de français de tout le pays, sur la côte Est, à une heure et demie de New York — un rêve, le début d'une vie glorieuse, le bonheur. Elle avait rompu avec le petit ami qu'elle n'avait jamais vraiment aimé, déménagé à Old Newport, dans le Connecticut, trouvé un élégant deux-pièces bien chauffé avec de hauts plafonds, des moulures, une cheminée

et un magnifique plancher à larges lattes en bois d'érable, acheté un superbe tapis, un vrai lit et son premier canapé, et commencé à enseigner à Devayne, où elle venait de passer les neuf mois les pires de son existence. Chaque jour un peu plus seule et un peu plus déprimée.

Jusqu'à trois jours auparavant. Il n'y avait pas, semblait-il, de négatif absolu : plus on était bas, plus il suffisait d'un rien pour vous faire remonter. L'invitation à dîner d'un collègue âgé l'avait remplie d'allégresse. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas de n'importe quel collègue. Les anciens condisciples de Jane à Northwestern, Josh en particulier, auraient été très impressionnés d'apprendre qu'elle dînait en tête à tête avec Norman Bronzino, un critique éminent dont ils avaient tous lu les livres, le directeur de l'important Centre Kramer des Études européennes qu'il avait fondé, et le collègue de Jane.

Elle arriva devant La Perle de Bombay. La porte en verre lui renvoya son reflet, dont elle fut satisfaite : dans la corolle du col relevé de son imperméable, avec le mascara qui agrandissait ses yeux et le rouge à lèvres rosé, son visage triangulaire encadré par les cheveux bruns tombant bien sur ses épaules grâce au brushing avait quelque chose de joli et de doux. Elle poussa la porte. Un serveur indien l'accueillit avec une courbette.

« J'ai rendez-vous avec quelqu'un.

— Un grand monsieur ? Il est là. »

Dans la salle encore vide, Bronzino avait choisi le coin le plus éloigné de la baie vitrée. Il se leva à son approche. Grand et mince comme le père de Jane, il faisait plus jeune avec sa fine moustache et ses courts cheveux frisés châtain clair, peut-être teints. Il portait comme d'habitude une chemise parfaitement repassée, un nœud papillon, une veste en tweed beige avec des pièces de daim aux coudes, et des chaussures à semelle de crêpe — le seul élément de sa tenue qui, aux yeux de Jane, manquait d'élégance. Sa main était chaude. Il garda celle de Jane une seconde de plus que nécessaire.

« J'espère que je ne t'ai pas fait attendre ? dit-elle précipitamment, d'une voix émue.

— Je viens d'arriver. »

Il l'aïda à ôter son imperméable et le tendit au serveur qui leur donna les menus. Ils s'assirent. Il suggéra de commencer par regarder la carte et sortit de la poche intérieure de sa veste une paire de petites lunettes rectangulaires qui lui donnèrent l'air encore plus digne.

Le ventre de Jane gargouilla. Elle avait passé l'après-midi à nettoyer son appartement et n'avait rien mangé depuis le matin. Le serveur versa dans leurs verres le contenu d'une grande carafe pleine de glaçons et d'eau fraîche. Elle en but quelques gorgées. Son estomac fut traversé d'une vive douleur. Elle reposa le verre et croisa les jambes en fixant la carte sans la lire. Une crampe soudaine faillit lui arracher un cri. Ce n'était pas la faim.

Elle changea de position et croisa les jambes dans l'autre sens, pâle, horriblement tendue. Bronzino, absorbé par sa lecture, n'avait rien remarqué. Il referma le menu, ôta ses lunettes et lui sourit. Le garçon s'approcha d'eux. Jane prit, au hasard, le premier plat sur la page. C'était aussi le moins cher, à peine sept dollars.

« Tu ne veux pas d'entrée ? s'enquit Bronzino.

— Merci. Je n'ai pas assez faim. »

Il commanda un assortiment d'entrées et des *scampi tandoori*, le plat le plus cher. Un homme comme lui, évidemment, ne regardait pas aux prix : privilège de l'âge et de la renommée. Quand Jane avait accepté l'offre de Devayne, son futur salaire lui avait paru mirobolant ; mais après le paiement des impôts, de son loyer et de ses factures, le remboursement du crédit pour ses récents achats et celui de l'emprunt contracté pour financer ses études, il lui restait tout juste de quoi vivre.

« Ça t'ennuie si on prend du blanc ? lui demanda Bronzino. Je préférerais, pour aller avec les fruits de mer.

— Juste de l'eau pour moi, merci. »

Il commanda un verre de chardonnay. Le serveur s'éloigna.

« Joli collier, remarqua Bronzino.

— Merci. Il vient d'Israël.

— Tu es allée en Israël ?

— Non, c'est un cadeau. »

Elle rougit. Bronzino, discret, se contenta de sourire et changea de sujet :

« Alors, comment se passe ta première année parmi nous ?

— Vraiment bien. C'est un plaisir d'enseigner à des étudiants si intelligents. Et la bibliothèque est formidable : j'ai trouvé une édition originale de *Madame Bovary* et je l'ai empruntée pour un an !

— On est gâtés, c'est vrai. »

Il y eut un gargouillis bruyant qui ne pouvait pas avoir échappé à l'ouïe de Bronzino. Jane avait atrocement mal au ventre. Elle examina ses doigts.

« Je devrais me rincer les mains. J'étais à la bibliothèque et il y a une telle poussière sur les livres...

— C'est au fond à droite, je crois. »

Elle s'éloigna sans se presser. À peine à l'intérieur des toilettes, elle courut s'enfermer. Ses entrailles liquéfiées se vidèrent bruyamment. Elle se crispa, terrorisée à l'idée qu'on puisse l'entendre. Elle tira la chasse. La crise n'était pas finie. Quelqu'un entra et s'installa dans le local voisin. Six heures un quart. Bronzino devait commencer à regarder sa montre. Un dîner qu'elle attendait depuis trois jours — depuis neuf mois : sa première sortie depuis qu'elle habitait Old Newport.

C'était cela qui l'avait le plus surprise à Devayne : l'absence de vie sociale. Les professeurs déjeunaient rapidement d'une part de pizza en discutant de leurs cours et de leurs étudiants, mais ne se recevaient pas à dîner, par manque de temps ou souci de préserver leur vie privée. Elle comptait se lier d'amitié avec les deux nouveaux assistants

embauchés en même temps qu'elle, Xavier Duportoy et Carrie Martins. Duportoy, parisien d'origine, lui semblait intelligent et drôle ; l'impression n'était sans doute pas réciproque, car il avait deux fois décliné l'offre d'aller boire un café, prétextant un emploi du temps surchargé. En novembre, quand la nuit s'était mise à tomber à cinq heures et qu'elle avait commencé à déprimer sérieusement, elle s'était rappelé la bouée de secours permettant de se débarrasser de cet oppressant sentiment de solitude : aller vers les autres. Elle avait invité à dîner Carrie, une jeune femme blonde et sérieuse dont le mari finissait un doctorat de physique en Californie, et qui, elle aussi, se plaignait de l'atmosphère froide et de l'isolement de Devayne. Carrie avait accepté avec un tel enthousiasme que Jane avait recommencé à voir la vie sous des couleurs plus roses. En annulant à la dernière minute avec une profusion d'excuses et sans proposer d'autre date, Carrie avait abandonné Jane, avec son veau aux carottes et son tiramisu qui pouvaient nourrir dix personnes, dans un trou de désespoir.

Mieux valait passer les soirées seule, à travailler, sans risque d'imprévu. Elle ne pouvait même pas appeler ses amis de Chicago : il y aurait eu de l'indécence à se plaindre, quand aucun d'eux n'avait trouvé de poste. Même à Allison, sa meilleure amie, Jane ne se sentait pas le droit de dire qu'elle était malheureuse. À trente ans, après avoir fini leur thèse de lettres, Allison et son mari, John,

recommençaient des études, en droit, pour être sûrs de trouver du travail et de vivre dans la même ville. Ils étaient tous déprimés : un phénomène de génération ? La faute à Flaubert ? En fin de compte, le père de Jane avait raison : enseigner la littérature, c'était sombrer avec le navire. Même Bronzino était un dinosaure. Cette pensée lui arracha un sourire, qu'une vive douleur effaça aussitôt.

L'autre femme était en train d'utiliser le sèche-mains électrique et sortit enfin. Jane eut si mal qu'elle crut s'évanouir. La sueur perlait sur ses paumes, son front et au-dessus de sa lèvre supérieure. Elle s'abandonna à la douleur en gémissant et en se mordant le dessus de la main. Ensuite elle se sentit mieux : enfin vide. Elle introduisit la main dans le conteneur métallique de papier hygiénique : il était vide aussi.

Elle fouilla ses poches et n'y trouva rien : son pantalon sortait du pressing. Elle ramassa son sac à main : pas le plus petit mouchoir en papier alors qu'elle en avait toujours un paquet sur elle. Le sac plus élégant qu'elle avait pris pour ce dîner ne contenait que son portefeuille, un tube de rouge à lèvres et la bouteille de whisky qu'elle avait achetée tout à l'heure sur le chemin du restaurant, au cas où Bronzino viendrait boire un dernier verre après le dîner. La bouteille n'était même pas enveloppée de son habituel emballage de papier brun, que Jane avait refusé pour aller plus vite. Le sèche-mains électrique ne lui serait d'aucune utilité : la situation semblait sans issue.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LA BLOUSE ROUMAINE, *roman*.

EN TOUTE INNOCENCE, *roman*. (Folio, n° 3502).

À VOUS, *roman*.

JUIR, *roman* (Folio, n° 3271).

LE PROBLÈME AVEC JANE, *roman*. (Folio, n° 3501).

LA HAINE DE LA FAMILLE, *roman*.

Catherine Cusset  
Le problème  
avec Jane



# Le problème avec Jane Catherine Cusset

Cette édition électronique du livre  
*Le problème avec Jane* de Catherine Cusset  
a été réalisée le 11 avril 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070417056).

Code Sodis : N49586 - ISBN : 9782072446702.

Numéro d'édition : 180607.